

Enquêtes

Lui reste maintenant à rencontrer Gédéon. Nicolas se souvient de ses propres cogitations fumeuses et interminables. Or une nuit il avait eu une illumination : ne pourrait-il pas connaître le patronyme de ce garçon par Sylvie, une amie de Claudia qu'elle lui avait présentée ? Il ne se souvenait que du bureau où elle travaillait, la Messagerie du Levant. Rencontrer la jeune fille représentait un pari très risqué parce qu'il ne la connaissait pour ainsi dire pas et que, prévenue, elle aurait pu l'envoyer sur les roses. Mais tout s'était bien passé, mission accomplie, un vrai travail de détective !

Le patronyme : Petit.

Quelques jours avant leur rupture, souhaitée par Nicolas, Claudia lui avait lancé : « En définitive tu es aussi minable que Gédéon, mon copain précédent, qui rasait les murs... Oui, un minable ! » Elle n'avait pas proféré ces mots, elle les avait crachés, la bouche tordue par un rictus de dégoût, les mèches décolorées pointées vers lui, puis un éclair de triomphe avait flambé dans son œil. Décontenancé, le visage brûlant, il lui avait fallu un certain temps avant de recouvrer ses esprits et de répondre d'une voix étranglée : « Non mais ! Pour qui tu te prends ? » En trois mois de vie commune elle n'avait fait

allusion qu'une fois à ce garçon et très brièvement — au fait, comment peut-on aujourd'hui se prénommer Gédéon ? Dans les jours qui suivirent il n'y pensa guère, c'était un baroud d'honneur, rien de plus qu'un baroud d'honneur ; une femme plaquée invente n'importe quoi.

Le 1^{er} juillet 2018 au matin, Nicolas avait enfin quitté leur deux-pièces pour regagner son propre studio prêté jusqu'ici à un copain. Le déménagement s'était fait en petite pompe et sans difficulté. Au moment même où il avait regagné ses pénates, avait éclaté le *Messie* de Haendel et il s'était mis à chanter l'Alleluia avec le chœur. Puis il avait fermé les yeux pour écouter le bruit léger de la rue — la rumeur de la vie, le bonheur d'exister. Les objets familiers, parmi lesquels la cafetière à piston d'une autre époque, l'interpellaient. C'était la mer d'huile après de longs jours de tempête. Il dormait plus paisiblement et davantage, le petit matin était une fête. Quand même, il l'avait échappé belle. Si par exemple Claudia, souvent négligente, avait omis de prendre la pilule et était devenue enceinte, cela aurait tout compliqué. Désormais il avait l'existence devant lui et allait sûrement rencontrer une fille moins difficile. Impossible de trouver pire. La vie reprendrait son cours paisible comme les planètes — roule-roule-et-tourne — et la courbure des jours. Oui, il était un rescapé. Il n'allait pas connaître le sort de ces couples qui ne se supportent plus mais restent ensemble par habitude, attachement malsain à la servitude ou pour des raisons sociales.

Ses amis le félicitèrent d'avoir pris la bonne décision. L'un d'eux lui avoua qu'il avait trouvé que Claudia n'allait pas avec lui, pas du tout ; mais il ne pouvait alors le lui dire. Bien sûr.

Pourtant un soir dans son lit, Nicolas entendit à nouveau la phrase de Claudia. *En définitive tu es aussi minable que mon*

mec précédent, qui rasait les murs. Il s'en étonna car jusqu'ici il la considérait comme un détail, du moins une chose sans guère d'importance. Or elle venait de lui traverser l'esprit avec la vivacité d'une flèche. La flèche du Parthe ? Plutôt un poison agissant quelques jours après son inoculation. Il ne trouvait pas seulement ces mots déplacés mais vicieux. Le lendemain à peu près à la même heure, ils montèrent encore de sa mémoire et sa gorge se noua. Claudia s'y connaissait en mots qui tuent. La colère affluait en lui. Il pesta à haute voix, « Non mais quel culot ! ... Tordue ! tordue ! » Puis, désirant connaître le sens exact de l'expression *raser les murs*, il se leva et consulta un dictionnaire : « Être discret, ne pas vouloir se faire remarquer, rester dans l'ombre. » A priori, une qualité. Du moins, cela n'apparaît pas comme un défaut. Mais Claudia le disant sur un ton de vive réprobation, elle voulait sans doute signifier : effacé, inconsistant. Nul en un mot. Là c'est autre chose, tout autre chose. Plus qu'une insulte, il s'agit d'une accusation grave. Cette pensée le rongait comme un acide.

Faisait-elle allusion à un certain manque de courage qu'il aurait manifesté à l'occasion de l'affaire Dupois ? Dans une soirée un garçon du genre branché avait fait à Claudia, en sa présence, un compliment douteux ; et lui avait préféré qu'ils s'éloignent. Elle aurait voulu que Nicolas lui demande des explications et des excuses mais le compliment était tellement ambigu que l'homme ne pouvait pas être coincé, la démarche aurait même accentué son avantage. Le silence valait mieux, une façon de montrer sa dignité. Ce qu'elle ne comprenait pas. Pas plus que son comportement à lui un certain soir, tard, rue des Archives. Il allait stationner dans un emplacement providentiel et avait annoncé son intention en clignotant. Quand, arrivant à toute allure, un quidam avait soudain pris la place.

Nicolas le lui avait fait remarquer, or l'autre, un balaise plein de morgue, n'avait pas pris la peine de répondre et s'était éloigné. Pour Claudia, il aurait dû insister. Devait-il l'empoigner par le colback ? Un procédé vain et dangereux, la prudence n'est pas la lâcheté, enfin on n'était pas dans un film d'action. Il fallait ramener les choses à de plus justes proportions.

La rage l'assaillit, il serra les poings. Dire qu'il comptait retrouver la paix dans son studio ! Et à force de frôler les murs, ne finit-on par se confondre avec eux ? Une autre expression lui vint, *plaquer quelqu'un contre un mur*.

Quoi qu'il en soit, la repartie qu'il avait eue était insuffisante, nulle même. Il aurait dû répondre sur le fond, En quoi je rase les murs ? Et est-ce que vivre avec des minables n'implique pas qu'on est soi-même minable ? Ne pas l'avoir fait revenait à cautionner son accusation. Il avait merdé — avoir l'esprit de l'escalier c'est prendre un billet de loterie après le tirage. Il ferma les yeux, chercha le sommeil. Non loin il distingua une caverne noire, il s'approcha, tenta d'y pénétrer mais en vain. Il tourna la tête, ses yeux papillotèrent, le réveil numérique affichait trois heures et quelques, la fois précédente c'était deux heures, il avait donc somnolé assez longtemps. Il changea de côté, l'avant-bras droit sous le traversin, et écouta le battement du sang dans l'oreille, pan-an, pan-an. La nuit suivante résonnèrent faiblement les premières mesures du trio à *L'Archiduc*, tatatatata-tatatatatata, avant l'entrée du violon et du violoncelle, et il se souvint que Claudia et lui aimaient par-dessus tout la position dite duc d'Aumale. La jeune femme parut bientôt, les seins nus. Peu après il répéta à haute voix en arrondissant la bouche *Raser les murs, raser les murs* et au plus près, *rasibus. Ra-ra*, un grondement rauque creusait en lui une béance. On rase les murs quand on n'a guère d'espace à soi,

d'espace où vivre. Il frôla la façade obscure d'un immeuble, sentit douloureusement les aspérités des parpaings. À force de frôler les murs ne finit-on pas par se confondre avec eux ? Avec des gestes lents il badigeonna de mousse un parpaing, saisit une Gillette et se mit à le raser. Puis il descendit pas à pas en hésitant beaucoup, un escalier en colimaçon très haut et sans rampe qui plongeait dans la demi-obscurité. S'arrêta sur une marche. Venue des profondeurs, une voix grave, cette fois masculine, articulait « Minable ! Minable ! » Elle enfla. Ce fut bien pis quand autour de lui tout vacilla. Les murs de la chambre se mirent à avancer dans sa direction, lentement mais sûrement. Fébrile, il alluma. Ne trouvant pas aussitôt l'interrupteur, il renversa la lampe de chevet. Les choses se mirent enfin en place comme si de rien n'était et il soupira, La nuit est-elle un retrait de la vie ou une autre vision plus vraie ?

Après qu'il eut éteint, ses pensées se dirigèrent vers Gédéon, l'ex de Claudia. Quelle sorte d'homme pouvait-il être ? Lui-même avait-il le défaut qu'elle lui prêtait ? Il voulait comprendre et ne supportait pas de ne pas y parvenir tant l'enjeu lui paraissait important. Les questions cognaient à ses tempes comme le hoquet du frigo. Il ralluma, regarda les ombres glisser sur les murs de la chambre, s'assit au bord du lit. Le visage en sueur, il écarta les bras en signe d'impuissance. Les portes de sortie étaient fermées... Une idée d'abord évanescence s'ébaucha alors dans son esprit, prit forme, finit par affleurer : rencontrer Gédéon. Vérifier qu'il ne lui ressemble pas.

Il se mordit les lèvres. Mais comment pouvait-il prêter foi au propos d'une personne aussi fantasque que Claudia ? Là il entraînait dans son jeu. Complètement. De toute façon il lui serait impossible de rencontrer un homme dont il ignorait jusqu'au nom. Vraiment, il ne comprenait pas ce qui se passait en lui, il

sombrant dans des spéculations absurdes, il déraisonnait, il extravaguait. Une nuit interminable pendant laquelle il resta les yeux ouverts dans le noir. Des idées contraires se bousculaient dans sa tête. Et des images tournaient vite, se télescopaient, se mêlant parfois ou glissant l'une sur l'autre comme des plaques tectoniques. Une voix interrogative chuchotait.

Il se leva avec la gueule de bois. Pendant une insomnie on imagine n'importe quoi et, comme dit le poète, *L'aube dissout les monstres*.

Mais les nuits suivantes, tout continua de manière plus sournoise. L'inquiétude croissait...

... Par chance, internet n'indique que deux Gédéon Petit, un seul à Paris. D'ordinaire beaucoup d'utilisateurs sont sur liste rouge, pas lui puisqu'il trouve bientôt ses coordonnées. Curieux. En cherchant encore, il découvre une seconde entrée. Voyons voir... Gédéon a publié quelques recueils poétiques chez un petit éditeur. Nicolas comprend pourquoi il communique ses coordonnées : afin de se faire connaître en tant qu'auteur. Après tout c'est l'usage.

Il achète son dernier ouvrage. Le lit rapidement, aime assez. Notamment ce poème :

*Amour
tes hanches sont carènes de vaisseau
pour traverser les déserts
et la ployure des reins
arque la vague
galbe le temps
Par une déchirure du jour vitreux
roulent des soleils rouges
qui recolorent la vie
et ancrent dans la demeure.*

Il écrit à Gédéon : aurait-il l'amabilité de lui dédicacer son livre à l'occasion d'une rencontre ? Dès le surlendemain il reçoit un appel. La voix est fluette, peu assurée, avec des silences et des bégaiements. Nicolas y sent pourtant de la satisfaction : qu'un lecteur se manifeste est certainement rare, un signal de *reconnaissance*. Le poète lui donnera rendez-vous avec plaisir. Ils conviennent de se rencontrer le samedi après-midi suivant dans un café voisin de son bureau.

Le lendemain Gédéon le rappelle : le rendez-vous qu'il avait pris avec un réparateur de lave-linge vient d'être déplacé et il en est désolé. Lui-même n'habite pas loin de là, Nicolas veut-il venir chez lui ? Volontiers.

Empli d'appréhension Nicolas se pose beaucoup de questions, d'autant qu'il n'a jamais encore rencontré de poète. Un peu avant l'heure dite, il se trouve devant une porte sur laquelle une carte de visite placée à côté de la sonnette indique : *G. Petit*. Il attend afin de ne pas être en avance. Il prend une inspiration et sonne avec un frisson d'excitation. Il va enfin savoir.

Le voilà face à un grand échalas au teint blême, aux cheveux en bataille, portant des lunettes et avec un air d'écureuil acculé. Il se dit, Autre disgrâce, s'appeler Petit quand on est aussi haut de taille ! Il le salue avec un grand sourire. L'autre tourne vers lui un visage contracté, rouge d'émotion, puis lui tend une main molle. Soulagé, Nicolas pense, Il ne me ressemble pas, il serait même à l'opposé.

Après un corridor sombre, il découvre une pièce assez vaste qu'il explore du regard. Elle lui paraît curieuse. Aux murs des portraits de poètes parmi lesquels il reconnaît Apollinaire, sous certains figurent des vers, entre autres :

« *L'homme en proie à la paix se couronne d'espoir.* »

Un vers qui le touche. Il y a aussi des tableaux, abstraits pour la plupart, et des dessins, l'un d'eux représente un lapin dressé sur ses pattes arrière qui tient en joue un chasseur, lequel se trouve dans un autre cadre mais une guirlande rouge les relie. Sur certaines vitres, des papiers de couleurs vives, bandes, triangles, losanges et cercles sortis tout droit d'une école maternelle de jadis. Ce n'est pas seulement curieux mais étrange. Le mot *capharnaüm* lui traverse l'esprit. Un capharnaüm assez propre d'ailleurs et pas désagréable. Son regard s'arrête enfin sur un perroquet qui, perché sur le dossier d'une chaise, regarde dans sa direction. Est-il vivant ? Un mouvement de la tête que fait l'oiseau, suivi d'un tonitruant « Bonjour ! » l'en convainc. Une nouvelle pichenette qui expédie une nouvelle fois Nicolas dans un pays étrange. S'entendant remercier par Gédéon d'être venu jusque chez lui, il répond avec un petit rire :

— Effectivement, comme je suis un PDG très, très occupé, cela ne m'a pas du tout été facile !

Puis sur un ton plus sérieux :

— C'est moi qui vous remercie d'avoir pris du temps pour me dédicacer votre recueil.

Gédéon sourit. Néanmoins, apparaît sur son front une pellicule de sueur tandis que ses mains s'agitent. Nicolas ajoute :

— J'ai aimé votre recueil, une poésie évocatrice sans être hermétique.

— Il faut dire que mon best-seller a été tiré à cinquante exemplaires !